Contes de l'Ajoie (Jura bernois)

Autor(en): **Keller, Walter**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires**

Band (Jahr): **29 (1929)**

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-112764

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Miszellen. — Mélanges.

Contes de l'Ajoie (Jura bernois).

Par Walter Keller (Bâle).

1. *Le loup et le renard.*

Le loup et le renard avaient planté des pommes de terre. Quand ce fut la saison, il fallut les piocher. Ils partirent donc un matin, chacun avec une pioche. Comme le champ était loin, ils avaient pris leur dîner dans un cabas. Ils avaient du pain, du beurre, du fromage et du miel.

Ils mirent leur cabas à l'ombre sous un buisson, pour que les provisions restent fraîches et ils commencèrent à piocher. Au bout d'un moment, le renard dit au loup: «Il me semble qu'on m'a appelé.» — «Je n'ai rien entendu, dit le loup, mais va voir quand même.» Le renard s'en va et court droit au buisson sous lequel était caché le cabas. Vite, il se dépêche et mange une bonne partie du pain, du beurre, du fromage et du miel, puis il s'en revient auprès du loup.

«Qu'est-ce qu'on te voulait», lui demanda celui-ci? C'étaient les voisins qui m'ont demandé si je voulais «aller» parrain mais je leur ai dit que je n'avais guère le temps maintenant», répondit le renard. — «Tu devais seulement aller», fit le loup et ils se remirent au travail.

Un quart d'heure après, le renard dit de nouveau: «Je crois qu'on m'a appelé encore une fois.» Le loup lui dit: «Va voir ce qu'il y a.» Le renard part et court de nouveau droit au buisson. Cette fois, il finit complètement les provisions. Quand il revint, le loup lui demanda pourquoi on l'avait appelé. «Oh, il n'y a rien d'autre, dit le renard; c'est la femme de mon cousin qui est morte et on est venu me demander si je voulais aller à l'enterrement; mais, j'ai répondu que je ne pouvais pas, que nous avions trop à faire ces jours.»

Ensuite de cela, ils continuèrent à piocher jusqu'à midi. Quand ils vinrent auprès du buisson pour dîner, et que le loup vit que le cabas était vide, il devint tout rouge de colère. De suite, il cromprit que c'était un tour de son compagnon. Il voulut lui sauter dessus pour le rosser, mais celui-ci n'avait pas attendu son reste. Il détalait déjà à toute vitesse vers la forêt, en riant à gorge déployée.

2. *Le petit Jeannot.*

Jeannot était un bon petit garçon, mais il n'avait pas beaucoup de malice.

Un jour, sa mère lui dit: «Voilà un sac de colza que tu porteras à Glais, à l'huilerie. Tu tâcheras d'être convenable avec les gens que tu ren-

contreras sur la route. Si on te demande le chemin pour aller à Blâmont ou ailleurs, tu répondras poliment».

Jeannot partit avec son sac qu'il avait mis dans une hotte. Il n'était pas encore bien loin du village qu'il vit venir un homme avec une chèvre. La chèvre allait tantôt à gauche, tantôt à droite; aussi l'homme avait de la peine à la conduire. Quand Jeannot fut près d'eux, il dit au paysan en lui montrant une route: «Le voilà le chemin de Blamont». Celui-ci qui était de mauvaise humeur tellement il avait du mal avec sa chèvre lui flanqua un soufflet en répliquant: «Je ne te demande rien, passe ton chemin.» Le pauvre Jeannot se mit à pleurer et s'en revint auprès de sa mère pour lui raconter ce qui lui était arrivé.

«Tu ne devais pas agir ainsi, lui dit sa maman. Tu devais dire: Vous conduisez votre chèvre au bouc?»

Ce fut bon. Jeannot rechargea sa hotte sur son dos et le voilà reparti. Il y avait à peu près une heure qu'il marchait lorsque quelques voitures remplies de gens bien joyeux, le rattrapèrent. C'était une noce qui allait promener au village voisin. Comme la voiture des mariés passait près de lui, Jeannot cria à ces promeneurs: «Vous conduisez votre chèvre au bouc?» Il en eut assez dit. Les invités sautèrent des voitures et le rossèrent bien. Il s'en revint encore une fois à la maison en pleurant.

«Pardi, tout de même, lui dit sa mère, on ne dit pas ainsi aux gens. Tu devais dire: «Vous allez promener?»

Jeannot se remit en chemin avec sa hotte. Au premier village auquel il arriva, une maison brûlait. Les hommes, les femmes couraient avec des seilles, avec des bidons d'eau; dans ce temps-là on ne connaissait pas encore les hydrantes. Jeannot dit à un de ces hommes qui passait près de lui en courant: «Vous allez promener?» L'autre qui crut qu'il se moquait de lui, lui répondit: «Tu ferais mieux de nous aider, bougre de petit étourdi» et il lui administra une bonne correction.

Pour la troisième fois, Jeannot rebroussa chemin pour venir se plaindre à sa mère. «Pardi, qu'elle lui dit, tu n'as guère d'esprit. Quand on voit du feu, on jette de l'eau dessus; on fait comme les autres».

Tout ragaillardi, Jeannot reprit la direction de Glais et arriva jusqu'au village sans accroc. Dans la première maison on faisait au four. La porte de la cuisine était ouverte. La femme pétrissait et le feu brûlait dans le four. Quand Jeannot vit cela, il entra dans la cuisine, sauta sur le baquet qui était plein d'eau et rouf! le lança dans le four. La femme, rouge de colère, le saisit avec ses mains pleines de pâte et le gifla.

Tout désolé, Jeannot n'eut pas le courage d'aller plus loin; il revint se lamenter auprès de sa mère qui lui dit: «Tu devais demander à cette femme: «Vous faites du gâteau?» Jeannot se remit en voyage, sa hotte sur le dos. Un peu avant d'atteindre Glais, il vit un homme qui était en train de se soulager derrière une haie. Il lui cria: «Vous faites du gâteau?» L'homme se fâcha; courut après Jeannot, le rattrapa et lui frotta le nez dans son «étron», comme on fait aux jeunes chats pour les habituer à être propres.

Le pauvre Jeannot revint de nouveau à la maison encore plus désolé que les autres fois. Après cette aventure, sa mère ne le renvoya plus à l'huilerie. Elle comprit qu'il n'était pas encore assez malin pour voyager (par) le monde.

3. *Le chien trop savant.*

Le curé d'un village des bords du Doubs entendit raconter un jour que de l'autre côté de Maîche il y avait un chien qui savait parler. Il dit à son sacristain «Joseph, voilà 100 francs; tu iras à Maîche acheter ce chien savant; je voudrais l'avoir.» Le sacristain se mit en route. A Maîche, il trouva des connaissances et on alla boire un verre. Joseph qui aimait bien s'amuser, resta toute l'après-midi avec ses camarades si bien que le billet de 100 francs du curé y passa entièrement. Sur le soir, il partit tout penaud pour s'en retourner. Le long du chemin, il pensait au moyen de se tirer d'affaire.

Le lendemain, après la messe, il s'en vint à la cure. «Alors, lui demanda Monsieur le curé, as-tu ramené le chien?» — Eh! bien, Monsieur le curé, dit Joseph, voici ce qui s'est passé. Je l'avais acheté et payé (on n'a pas voulu me le donner à moins de cent francs) et je m'en revenais avec lui tout content d'avoir quelqu'un pour faire la conversation. Nous discutions de choses et d'autres quand tout à coup il s'écria: «Mais Joseph, est-ce que Monsieur curé couche toujours avec sa servante, la Babeli?» — «Qui t'a dit cela, fis-je?» «Pardié, c'est ce petit chien mouton qu'avait Monsieur le curé il y a quelque temps qui me le raconta une fois que je passais de vos côtés.»

Quand j'entendis cela, Monsieur le curé, je me dis: voilà un chien trop savant et en arrivant sur le pont, je lui attachai une pierre au cou et le lançai dans le Doubs.»

«Et tu fis bien, dit le curé; viens prendre un verre pour ta peine, tu l'as bien gagné.»

4. *Les chardonnerets qui ne sifflaient pas.*

Le père Colas élevait des oiseaux qu'il allait vendre par les villages. Ceux qu'il vendait le mieux, c'étaient les chardonnerets parce qu'ils savent bien chanter. Aussi on racontait que le père Colas qui était un malin, vernissait des moineaux et les faisait passer pour des chardonnerets. C'est ce qu'il avait fait, je pense, à ceux qu'avait achetés l'Henri du Crâs. Il y avait déjà plus de trois mois qu'ils étaient en cage et ils ne voulaient pas siffler. Un jour que Colas traversait le village, l'Henri lui dit: «Dites-donc, Colas, voilà déjà plus de trois mois que vous m'avez vendu deux chardonnerets et il ne disent rien, ils ne chantent pas.» — «Ah! ils ne disent rien?» — «Non!» — «Alors s'ils ne disent rien, c'est qu'ils en pensent d'autant plus, fit Colas en continuant son chemin.»

5. *Un drôle de pharmacien.*

Autrefois, il y avait à P. un pharmacien qui était propriétaire d'un beau perroquet. Cet animal qui savait dire quelques mots était toujours dans une grande cage sur le comptoir de la pharmacie.

Baptiste de la Combe qui avait sa femme malade vint un jour chercher des remèdes. Il entre dans la pharmacie et comme il n'y avait justement personne, il se mit, en attendant, à regarder les bocaux et les boîtes alignés sur les tablards. Tout à coup, le perroquet se met à crier: «Bonjour Monsieur!» Baptiste, tout surpris, enlève son bonnet et dit au perroquet: «Excusez, monsieur le pharmacien, je vous prenais pour un oiseau.»

6. *Le loup qui voulait baptiser.*

Une truie avec sa nichée de pourceaux pâturait au bord du Doubs. Un loup arriva. «Voilà justement ce qu'il me fallait pour mon dîner, dit-il à la truie; il y a deux jours que je n'ai rien mangé.» — »Pour moi, ce n'est

rien, répondit celle-ci; mais c'est bien triste pour mes petits de mourir sans être baptisés.» — «Ils ne sont pas encore baptisés? S'il n'y a que cela, baptisons-les.» — «Il faut de l'eau, fit la coche.» — «Je tremperai ma queue dans le Doubs; ce sera bientôt fait, dit le loup.»

Le loup s'approche alors de la rivière pour plonger sa queue dans l'eau. Quand il fut tout au bord, la truie lui donna un violent coup de groin et il tomba dans le Doubs. On ne l'a jamais revu.

7. *La chasse aux taons.*

Cet été-là, il y avait beaucoup de taons à Chamesol. Le conseil communal fut réuni pour discuter de quelle manière on pourrait les détruire et il décida que les hommes iraient à travers le finage avec des fusils pour les tuer.

Le lendemain, tous les citoyens de Chamesol partirent pour la chasse aux taons, le fusil sur l'épaule; ils n'avaient mis que leurs pantalons. Pour attirer les mouches, ils avaient laissé leur poitrine à nu. Le maire était en avant avec l'adjoint. Tout à coup, le maire cria à son camarade: «Attention, j'en ai un gros sur le ventre.» — «Ne bouge pas», dit l'adjoint. Il prend son fusil, il épaule, tire et tue le maire avec le taon.

8. *La nomination du maire autrefois à Chamesol.*

A présent, pour nommer un maire, les citoyens votent avec des bulletins. Dans le vieux temps, à Chamesol, on procédait autrement.

La population se réunissait sur le pâturage autour d'un gros poirier sauvage. Les candidats se mettaient sous cet arbre et ils ouvraient la bouche aussi grande que possible. Le garde-champêtre montait sur le poirier et il le secouait de toutes ses forces. Le premier qui recevait une poire dans la bouche était proclamé maire.

On raconte aussi qu'ils s'y prenaient encore d'une autre façon; les candidats qui devaient tous porter la barbe, se plaçaient autour d'une grande cuve pleine d'eau. Leurs barbes plongeaient dans la cuve et on mettait de gros poux dans l'eau. Ces bestioles nageaient contre la rive et le premier qui en avait un dans la barbe était désigné comme maire.

9. *Le petit François.*

Le petit François qui est mort il y a quelques années avait toujours été un tout malin.

C'était encore un garçonnet qui n'allait pas à l'école qu'il s'amusait un jour dans les prés avec une souricière. Le curé passa et lui dit: «Que fais-tu François?» — «Je prends des souris, Monsieur le curé.» — «Combien en as-tu déjà pris?» — »Quand j'en aurai encore une avec celle que j'attends, cela fera deux, Monsieur le curé, répondit François.»

Son père lui acheta une fois une femelle de lapin avec six jeunes. François prépara une caisse pour les loger, à laquelle il fit deux ouvertures, une grande et une petite. Son père lui demanda: «Pourqui as-tu fait deux entrées?» — «Eh! bien, déclara François, la grande est pour la mère et la petite pour les jeunes.»

A l'école, le petit François était toujours le premier. Un jour qu'il y avait inspection, il fut appelé devant le tableau noir. — «Dicte-moi un nombre de deux chiffres, lui dit l'inspecteur.» — «Vingt-trois.» — Au tableau, l'inspecteur écrivit trente-deux. — «Un autre.» — «Quarante-cinq.» — L'inspecteur écrivit

cinquante-quatre. — «Encore un!» — «Quatre-vingt-huit, retourne-le si tu peux celui-là, fit le petit François.»

A une autre inspection le petit François fut questionné sur l'histoire religieuse. Le maître avait bien recommandé aux enfants d'être polis, de toujours dire: oui Monsieur l'inspecteur, non Monsieur l'inspecteur etc. L'inspecteur demanda à François: «Qu'est-ce que le bon Dieu dit à nos premiers parents lorsqu'il les chassa du paradis terrestre?» — «Il leur dit: Tu enfanteras dans la douleur, monsieur l'inspecteur, répondit François.»

Quand le petit François eut vingt ans son père lui dit un jour: «C'est le moment François de penser à chercher une femme. Tu devrais aller à la veillée chez notre voisin Baptiste. Il a quatre belle filles qui ne sont pas sans rien.» Le dimanche au soir François partit pour aller à la veillée. Comme il était encore timide, il n'osa entrer et voyagea toute la soirée autour de la maison du voisin. Vers les dix heures, les jeunes filles qui avaient leurs chambres en haut montèrent se coucher. François qui craignait de dire à son père qu'il n'avait vu personne, se décida tout à coup à grimper sur un prunier qui donnait contre la maison, afin d'essayer d'entrer dans les chambres du haut. Une branche cassa et le pauvre François tomba dans le trou à purin. Quand il rentra son père lui dit: «Qu'as-tu fait?» — «Je suis tombé dans le trou à purin du voisin Baptiste et j'en avais jusqu'aux genoux.» — «Menteur, répliqua le père, je connais cette fosse; elle est plus profonde que cela.» — «Oh! oui père, répondit François, mais je suis tombé la tête la première.»

Le petit François, après bien des aventures trouva quand même une femme; seulement ce n'était pas une facile. Quand elle avait une idée elle n'en voulait pas démordre. Elle traitait souvent son mari de pouilleux ce qui vexait François. Aussi un jour il résolut d'en avoir raison. La première fois qu'elle lui redit pouilleux, il se récria: «Tu le dirais bien encore?» — «Oui, pouilleux, pouilleux!» — Tout rouge de colère, François la saisait et la trempe dans la fontaine qui était devant chez eux, sans toutefois plonger la tête. — «Répète-le donc maintenant, dit-il.» La femme se mit à crier plus fort encore: «Pouilleux, Pouilleux!» Alors François lui mit la tête dans l'eau; elle essayait quand même de le dire. On entendait une espèce de glouglou et on voyait des bulles d'air remonter à la surface de l'eau. Et quand elle fut dans l'impossibilité de continuer avec la bouche, elle se mit à frapper ses pouces l'un contre l'autre comme si elle avait écrasé des poux. Il comprit qu'il n'y avait pas moyen de la corriger et il la laissa aller.

Une autre fois, le petit François avait volé un cochon. Quand ce fut le temps de Pâques, il alla se confesser et il raconta son larcin au curé. — «François, lui dit le prêtre, il faut restituer, sans cela je ne puis te donner l'absolution. Combien valait ce porc?» — «Ma foi, je ne saurais vous le dire, Monsieur le curé.» — «Mettons cent francs, dit le prêtre, ça va?» — «Mon Dieu oui, déclara François.» — «Eh! bien, tu m'apporteras l'argent demain à la cure.» Le lendemain, François arrive à la cure et donne deux billets de cent francs au curé. — «Mais, Francois, lui dit celui-ci, je t'avais dit cent francs et non deux cents.» — «Eh! oui, répondit François, mais comme ce n'est pas trop cher et que j'en sais un autre pour ce soir, j'ai pensé le payer d'avance.»

Le petit François avait une septantaine d'années lorsqu'il tomba bien malade. On alla chercher le curé pour le confesser. Le prêtre pour l'encourager, lui dit que par sa bonne conduite, par son travail, il avait sans doute

mérité le ciel, le paradis où l'on était tous bienheureux. — «Dieu vous entende! soupira François, mais vous savez, Monsieur le curé, le paradis ce n'est jamais la maison.»

Quand le curé eut fini de l'administrer, François dit: «Il faut aller chercher un notaire.» Lorsque l'homme de loi fut là, François le pria de se mettre d'un côté de son lit puis il demanda encore un avocat. Qnand celui-ci arriva, il lui dit de se placer de l'autre côté. Ensuite François joignit les mains et fit tout haut cette prière: «Mon Dieu je vous remercie de m'avoir accordé la faveur de mourir comme vous, entre deux larrons,» puis il exhala son dernier soupir.

A propos des inscriptions de maison.

Le beau travail de Monsieur E. Henchoz qui a paru dans le cahier précédent de nos «Archives» a été lu avec intérêt par nombre de nos abonnés.

Nous publierons volontiers les notes que nos lecteurs voudront bien nous envoyer à ce sujet.

Voici celle que Monsieur le Prof. Paul Speiser nous adresse, relative à une inscription relevée par lui en 1902, sur un chalet à Montbovon.

Inschrift an einem schönen Holzbau in Montbovon.

(Notiert 1902).

«Ce bâtiment (1725) a été compris et fait par Antoine Lardan, lieutenant de Montbovon et Marguerite née Grange sa femme.

Par les armes l'on peut acquérir de la gloire, mais la gloire sans plume en oubli se dissout. Les plus grands rois ne sont connus que par l'histoire, leur épée est muette et la plume dit tout.

L'on a beau bâtir — si Dieu n'y met la main c'est travailler en vain, c'est pourquoi à la source première l'on doit en attribuer la valeur de cette maison qui n'est rien auprès (au prix?) de celle que nous attendons aux cieux.»

Der 2. Satz liest sich auch an der Façade des Hauses, Rossinière A la Place, Seite 159 des Bandes XXIX des „Archivs f. Volkskunde". Der 3. Satz erinnert an Nr. 55, Seite 108.
